

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 73 (1928)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'HISTOIRE

La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des affaires étrangères. Tome III^e 1879-30 octobre 1883. Traduit par Paul Reclus. Gr. in-8^o 333 pages. Paris 1928. Alfred Costes, édit. Publication de la *Société de l'histoire de la guerre.*

La crise mondiale, tome II^e, 1915, par Winston S. Churchill, premier lord de l'Amirauté. Traduit de l'anglais par Maurice Allain officier-interprète de la marine, et Marc Veillet-Lavallée. In-8^o de 434 p. de la Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Payot, Paris 1928. Prix : 25 fr. (français).

Le scandale de la bataille du Jutland, par le vice-amiral sir Reginald Bacon. Traduit et annoté par André Cogniet, officier de marine en retraite. 43 croquis dans le texte. In-8^o de 220 p. Même collection que le précédent. Payot, Paris 1928. Prix : 18 fr. (français).

[*La politique extérieure de l'Allemagne.*]

Ce troisième volume de l'importante traduction des documents de *Die grosse Politik der europäischen Kabinette* appartient encore à la période politique que l'on pourrait appeler protohistorique de la guerre européenne. Cependant, comme dans le deuxième tome, on voit s'esquisser une des causes essentielles du conflit, la rivalité austro-russe dans les Balkans.

Le Congrès de Berlin a laissé les cercles gouvernementaux russes de méchante humeur. Ils estiment que les résolutions prises, résolutions que le traité de Berlin de 1878 a formulées, a frustré la Russie de la légitime récompense due à ses efforts et à sa victoire sur les Turcs. La Bessarabie ne compense pas ses pertes, tandis que l'Autriche-Hongrie, qui n'a pas bougé, a obtenu, sans peine, l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine. L'Allemagne n'y a pas nui, ce que les milieux de St-Petersbourg, et l'empereur Alexandre II lui-même ne constatent pas sans un dépit inavoué.

Craignant les conséquences de cet état d'esprit, n'éprouvant envers le gouvernement russe qu'une très médiocre confiance, Bismarck entend se prémunir contre le risque russe par une alliance plus étroite avec l'Autriche-Hongrie, où il trouve en la personne du ministre des affaires étrangères Andrassy un partenaire non moins inquiet du risque et non moins disposé à s'en affranchir. Il tient cependant à ne pas perdre le bénéfice de l'amitié moscovite, si elle peut être maintenue. Le traité d'alliance devrait revêtir une forme exclusivement défensive.

Même ainsi, l'idée en répugne à l'empereur Guillaume I^{er}. Il est dans les meilleurs termes avec Alexandre II et verrait un acte de duplicité dans la conclusion secrète d'une alliance austro-germanique contractée contre la Russie, pendant qu'il échange avec Alexandre des propos empreints de confiance et d'affection personnelle. La situation devient bientôt très tendue entre l'empereur et son chancelier, celui-là parlant d'abdiquer, celui-ci de se retirer avec ses principaux collaborateurs.

Finalement tout s'arrange. On adoucit la formule du traité,

on en généralise les termes de manière à ce que la Russie n'ait pas lieu de se sentir visée. L'empereur Alexandre, informé plus ou moins, témoigne de sa confiance en Guillaume I^{er}, et c'est la politique d'avant le traité de Berlin, l'entente des trois empereurs qui sera maintenue pendant une nouvelle période. La Russie ne s'oppose pas à ce que l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine soit transformée en une annexion, lorsque l'Autriche-Hongrie l'estimera conforme à ses intérêts, et celle-ci ne s'opposera pas à une réunion de la Bulgarie et de la Roumélie, si les circonstances la dictent. Les deux gouvernements de Vienne et de St-Pétersbourg s'engagent à surveiller respectivement leurs agents dans la presque île balkanique et à réprimer leurs excès de zèle.

Plus ou moins tranquilisé vers l'est, Bismarck s'applique à éviter les frottements à l'ouest avec la France. Que celle-ci reporte ses désirs d'accroissement vers d'autres régions que celles du Rhin, la paix générale n'en pourra que profiter. Il soutient la politique française dans l'Afrique du nord.

Mais alors c'est l'Italie qui commence à s'inquiéter. Elle propose de se joindre à l'alliance monarchique des Empereurs. Elle voudrait, surtout, à cette occasion, obtenir de l'Autriche et de l'Allemagne la garantie de sa prise de Rome enlevée au pape. Entre l'arbre du Quirinal et l'écorce du Vatican, Bismarck n'éprouve aucune envie de mettre le doigt. Il ne considère pas, au surplus, que l'Italie puisse fournir à l'Allemagne et à l'Autriche, au cas où les événements détermineraient une lutte avec la Russie, un appui militaire sérieux. Consentirait-elle même à le fournir ? Tout au plus pourrait-on espérer qu'elle retienne devant elle des forces ennemies au cas où des hostilités contre les Russes entraîneraient la France.

C'est, en fait, sur cette base que le traité de la Triple alliance fut édifié, suivi d'un traité d'alliance défensive austro-roumain auquel l'Allemagne accéda.

La crise mondiale.

Avec lord Winston S. Churchill, dont le I^{er} tome a été commenté par la *Rev. mil. suisse* en 1925, nous sortons de la protohistoire pour entrer en plein dans l'histoire proprement dite de la guerre européenne. Il intéresse un des problèmes les plus graves qu'elle ait soulevés : la guerre devait-elle être considérée, stratégiquement, comme une guerre d'occident ou comme une guerre d'orient ? En d'autres termes, convenait-il de porter l'effort décisif, celui qui devait faire crouler la résistance adverse dans le moindre temps, au front d'orient, soit sur une aile de l'opération stratégique générale, ou de le maintenir, comme on l'a fait, au front d'occident constamment proclamé front principal, donc devant retenir l'emploi de toutes les ressources ou à peu près ? Pour l'auteur, la question n'est pas douteuse, et l'on sait que pendant la guerre même son opinion a été défendue. Chaque nation a été portée à juger « principal » le front qui répondait à ses intérêts nationaux ; la vue de l'ensemble stratégique en a été troublée.

Ce problème, rien ne permettait de le faire mieux ressortir que l'expédition des Dardanelles mise au centre de l'exposé, ce que l'auteur était d'ailleurs porté à faire en sa qualité de premier lord de l'Amirauté britannique et acteur de premier plan dans la direction de l'opération. A ceux de nos lecteurs désireux d'étudier par eux-même cette page qui est parmi les plus instructives de l'immense opération de coalitions que fut la guerre européenne, et de vérifier les opinions en présence, nous conseillerons de rapprocher de *La*

crise mondiale, les Cinq ans de Turquie du général Liman von Sanders. (*Rev. mil. suisse, nov. 1923*), qui commanda la 5^e armée ottomane à Gallipoli, et l'ouvrage du capitaine de vaisseau A. Thomazi, *La guerre navale aux Dardanelles* (tous deux de la même collection). On ne se laissera pas arrêter par la considération qu'il s'est agi, au début du moins, d'une opération navale, d'où l'on conclurait un intérêt secondaire pour les officiers de terre. Ce serait une erreur. Que, techniquement, la terre ou la mer jouent un rôle essentiel dans l'exécution d'une résolution militaire, ceci n'entre pas principalement en ligne de compte pour apprécier les motifs stratégiques de cette résolution. Or l'examen de ces motifs constitue, dans le cas particulier, un paragraphe spécialement instructif de la guerre européenne.

La conception fut heureuse, ceci a pu être affirmé dès l'heure de l'événement, et les études subséquentes ont confirmé cette opinion. Mais la suite a laissé fort à désirer. Hésitations, désaccords, manque de persévérance, inertie, compromis, demi-mesures, on trouve de tout cela dans la direction de l'opération. De sa première à sa dernière page, *La crise mondiale* déplore l'absence de commandement causée par la multiplicité de ceux qui contribuent à commander. Il a manqué un homme, une discipline. Kitchener, qui fut un caractère loyal comme pas un, un organisateur de tout premier mérite, et dont le génie et le labeur tirèrent d'à peu près rien une immense armée, Kitchener ne fut pas un commandant en chef, surtout pas d'une coalition militaire. Pour l'être, trois qualités essentielles lui ont fait défaut : l'horizon stratégique, la continuité des résolutions et la rapidité. Aussi, l'expédition des Dardanelles apparaît-elle comme une de ces occasions manquées dont a parlé le général Hoffmann. On dira mieux, elle fut une sanglante succession d'occasions manquées.

La bataille du Jutland.

L'auteur entend faire œuvre de réparation. Pour l'opinion publique britannique, qui a été extrêmement émue par l'imparfait succès de la bataille du Jutland, celle-ci pose un problème dans le genre des conflits historiques Joffre-Lanrezac, ou Joffre-Galliéni en France, et maints autres problèmes de cette catégorie. A qui convient-il d'attribuer la part principale du succès ou de l'insuccès d'une opération militaire ?

Dans la bataille du Jutland, les acteurs de premier plan ont été du côté britannique le commandant en chef des forces navales, amiral Jellicoe, et le commandant de l'escadre des croiseurs, amiral Beatty. Les circonstances politiques, et une campagne de presse pas très reluisante, ont aiguillé l'opinion publique vers la condamnation du premier de ces amiraux. L'auteur relève l'injustice de ce jugement admis par les foules qui sont fort peu au courant des exigences militaires navales, et qu'il s'applique à instruire en vulgarisant à leur intention les conditions du commandement d'une flotte.

Beatty sort de ses mains fort malmené, et c'est aussi l'opinion du traducteur et annotateur de l'ouvrage, le capitaine Cogniet. Assez malmené, pareillement, est le premier lord de l'Amirauté, Winston S. Churchill, dont il vient d'être question à propos des Dardanelles.

Les premiers chapitres sont particulièrement intéressants du point de vue de l'exercice d'un commandement et des qualités d'un chef. A cet égard, ils complètent ce qui vient d'être dit de *La crise mondiale*.

F. F.

DIVERS.

La marine russe dans la guerre et dans la révolution 1914-1918, par H. Graf, capitaine de frégate de la marine impériale russe. Traduction de A. Thomazi, capitaine de vaisseau de réserve, suivie d'une liste de la marine russe de 1914 à 1918, dressée par le lieutenant Serge Terestchenko, ancien maître-de-quart du destroyer « Jarky ». — Un volume in-8° de la Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale, avec 20 illustrations et 1 carte hors texte, 25 francs (français). Paris 1928. Payot.

Cet ouvrage complète la série navale des études de guerre de la collection Payot. Le rôle de la marine russe est encore inconnu du grand public, et même des marins. Cela tient à ce que la Révolution de 1917 a fait disparaître la plupart des archives qui s'y rapportent, et tué ou dispersé la plupart des officiers qui ont pris part aux hostilités.

Le commandant Graf fut embarqué pendant trois ans comme commandant en second sur le grand destroyer *Novik*, l'un des meilleurs bâtiments de la flotte russe et l'un de ceux dont l'activité a été la plus grande. Des actions auxquelles il a assisté, il nous donne un récit extrêmement vivant d'où il ressort que l'escadre russe de la Baltique a lutté contre la marine allemande avec toute l'énergie et la hardiesse que lui permettaient des forces très inférieures à celles de l'ennemi.

Puis la Révolution est venue. Le commandant Graf en fait un récit plein de terreur et de sang. Comment les bolcheviks ont préparé leur coup de main de novembre 1917, comment ils ont exploité la lassitude qui se faisait sentir dans les équipages, comment ils se sont servi des marins pour arriver à leurs fins, tout cela est mis en lumière d'une manière saisissante.

Albert Heider. *Die Kampagne im Sundgau 1914 im Lichte der französischen Armee-Akten. II. Joffres Handstreich auf Basel und die moderne Lehre von der Rechtswidrigkeit*. Bielefeld, à Ettlingen près Karlsruhe, 1928. 150 p. in-12.

Dans une première brochure, l'auteur s'est attaché à prouver que les mesures prises par Joffre en 1914 pour s'opposer à l'utilisation de la gare et des ponts de Bâle par les Allemands sont, juridiquement, aussi répréhensibles que l'invasion de la Belgique. Cette brochure a été commentée dans la chronique suisse de la R. M. S. d'août 1927, sous la rubrique : beaucoup de bruit pour rien. Elle a d'ailleurs eu une assez mauvaise presse, même en Allemagne. Il faut rendre cette justice à l'auteur que, s'il paraît gallophobe, il n'est pas non plus germanolâtre. Il distribue le blâme aussi largement d'un côté du Rhin que de l'autre.

Aujourd'hui, M. Heider revient à la charge en se couvrant des auteurs les plus modernes en matière de droit international. Il fait preuve d'une telle érudition juridique et linguistique que, pour lire son livre avec fruit, il faudrait être à la fois docteur en droit et professeur de langues modernes.

Espérons que le troisième volume que M. Heider nous promet : « La bataille d'Alsace » sera d'une lecture plus facile et permettra au commun des mortels de se faire une opinion sur le fond de la question.

L.

Destructions et dévastations au cours des guerres. Réparations, par le général R. Normand. — Un vol. in-8° de 314 pages, avec 38 figures dans le texte, 34 reproductions photographiques et 4 croquis hors texte. Paris 1928, Berger-Levrault. Prix : 15 francs français.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître le rôle immense que peuvent, à la guerre, jouer les destructions des voies de communication. Les Allemands nous ont appris en outre l'effet qu'ont, même après la paix, les dévastations. Mais si ces idées nous sont aujourd'hui familières, la doctrine d'emploi de cette véritable arme de guerre, l'explosif, est loin d'être entrée dans les mœurs. Des combats en retraite sont couramment étudiés sans leur cortège naturel de destruction, des destructions sont prescrites dans des conditions incertaines ou même inexécutables. La difficulté d'ailleurs de détruire à la dernière heure, pas trop tôt pour permettre d'assurer le service le plus longtemps possible et de conserver les communications en cas d'arrêt de l'ennemi, pas trop tard non plus pour ne pas lui livrer des voies routières ou ferrées constituant pour lui une arme contre nous, rendent le problème des plus ardu.

Depuis la guerre, on a en outre précisé la notion des destructions massives, c'est-à-dire non limitées à une simple coupure, mais consistant dans la ruine aussi complète que possible de toutes les communications.

Car il ne faut jamais compter que l'ennemi nous les rendra en un état meilleur, si nous réussissons à reprendre l'avance. Des souvenirs récents sont là pour en témoigner.

Ce sont toutes ces questions qu'étudie le général Normand à la lumière de l'histoire et surtout de la grande guerre, en en tirant des conclusions.

L'historique envisage d'ailleurs aussi le passé, notamment la guerre de 1870. Les dévastations allemandes, qui se poursuivirent jusqu'au 11 novembre matin, sont mises en parallèle avec celle du Palatinat, bien bénigne à côté de celles que nous avons connues, et qui a cessé dès que les fortifications de Vauban furent en état d'arrêter l'ennemi.

Ce livre, qui comporte des figures et des photographies, est indispensable au commandement comme aux officiers du génie. Il s'agit là, selon le mot du général Normand, d'une manœuvre des destructions dont tout le monde doit se pénétrer et que personne ne peut plus ignorer.

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung. N° 4 avril 1928. — Vorposten, von Major R. von Erlach. — Zur Frage der Infanterie-Bewaffnung, von Hauptm. G. Däniker. — Einige Daten über Kampffragen, von Leutnant R. Matossi. — Betreffend Kniend-Schiessen, von Oberst Ph. Bardet. — Zur Frage des Kniend-schiessens, von Major H. Frick. — « Die Schiessvereine sind für die Armee da, » von Hauptm. F. Schmid. — Schiessausbildung und Schützenvereine, von Oberlt. W. Mülheim. — Infanterie-Feuer, von Lt. M. Waibel. — Feuerschutz oder Feuerwirkung ? Eine Erwiderung, von Oberstlt. Stephanus. — Der Oberst auf der Anklagebank, von Oberst P. Keller. — Beruf und Militärdienst, von Major W. Stambach. — Totentafel. — Société suisse des officiers. — Sektionsberichte. — Literatur.